

Paris, le 12 février 1879.

Mademoiselle,

Vous avez sans doute reçu un petit pli dans lequel je vous remerciais brièvement de l'envoi que vous avez bien voulu me faire, me réservant de vous écrire longuement au premier jour. Au lieu de la lettre d'ami que je comptais vous envoyer, je ne puis aujourd'hui vous faire qu'une lettre d'affaires. La causerie viendra plus tard; je dois vous écrire sans retard, et vous allez comprendre pourquoi je ne puis le faire que sommairement.

J'ai couru naturellement au plus pressé, et je me suis mis à lire fort attentivement la nouvelle de Madame Ober. Je l'ai trouvée originale et très intéressante. Le développement psychologique n'est pas banal, et la peinture de mœurs du grand monde viennois dans laquelle elle est encadrée, est très facile à comprendre. Je me suis donc assuré très vite qu'elle était digne de figurer à la Revue des Deux-Mondes. Mais la revue s'occupe-t-elle à des traductions? Pour ne laisser place à aucun doute, j'ai posé la question à un membre de l'Académie française qui compte parmi les rédacteurs habituels de la Revue. M. Mézières, l'académicien en question, m'envoie à l'instant même une réponse que je mets sous

vos yeux.

« J'ai fait hier (11 février) à M. Buloz lui-même la question qui vous intéresse. Il n'y a aucun principe qui s'oppose à l'insertion d'une nouvelle traduite de l'allemand. Seulement, avant d'entreprendre la traduction d'une nouvelle, il serait bon d'avoir l'opinion de la Revue sur le texte original. Faites donc parvenir à la Revue, si vous le pouvez, le texte allemand. On le lira et on verra s'il y a lieu de le traduire. Sans cela, votre amie pourrait faire un travail inutile. En un mot, la Revue, toute disposée à accepter éventuellement une traduction, désire auparavant se prononcer sur l'original. »

Bien à vous

« M^{rs} J. »

Je vais donc, demain ou après demain, dès que j'en aurai le loisir, porter votre exemplaire à la Revue. Je devais vous en prévenir sans retard, car il se peut que la Revue garde l'exemplaire longtemps; il se peut aussi qu'elle me le rende un peu ou même très avancé. Je tenais à vous en avertir à l'avance, afin que, si je tarde à vous le retourner, vous ne mettiez pas le retard à mon compte, et aussi afin que vous m'excusiez si le numéro vous arrive

un peu en compte. Au moment où vous recevrez ma lettre,
la nouvelle sera entre les mains de M. Buloy. Je suis
très heureux de la tournure qu'a prise l'affaire, car
quelle qu'en soit l'issue, vous la comprendrez. Si la Revue
ne trouve pas la nouvelle à son goût, je chercherai à
la faire agréer ailleurs, si elle en veut, vous pouvez vous
mettre à l'œuvre avec l'assurance de ne point travailler
pour le roi de Prusse, ce qui, aux yeux d'une Autrichien
ne et d'un Français, serait la dernière des humiliations.

Maintenant que ma lettre d'affaires est écrite, laissez-
moi vous dire en un mot pourquoi ma lettre d'ami
se fera attendre. Il m'est tombé sur les bras une besogne
inattendue qui m'occupera cette semaine et la semaine
prochaine. Je dois donc ajourner ce qui me serait le plus
agréable. En général, je suis réduit à faire les choses le
plus promptement, le journal ne me laissant jamais un jour
de libre, pas même le dimanche. — Dans quinze jours
peut-être la causerie; et en tous cas une nouvelle lettre,
fort courte, d'affaires, dès que la Revue me donnera

sa réponse. — Je vous dirai prochainement pourquoi je
dois vous prier de ne pas m'envoyer le choix de poésies
que vous m'offrez avec une grâce si parfaite. Vous m'agréer
vez. En attendant, croyez que je me sens et que je me
sentirai toujours votre obligé et que resterai toujours
avec le même respect et la même affection

Votre dévoué

A. Marchand.

